VI

Combat du 14 mars. — Enlèvement d'une batterie républicaine par les chasseurs franco-mexicains. — Prisonniers faits à l'ennemi. — Deux officiers Nord-Américains. — Attaque de la Cruz. — Tentative pour reprendre le panthéon de la Cruz. — Trait de valeur du général Marquez. — Sorties sur l'ennemi. — Après la victoire!

Il était facile de voir que nos adversaires, trouvant notre position défensive trop forte, voulaient la tourner, ou du moins nous obliger à en prendre une autre moins puissante, en même temps qu'eux-mêmes s'établissaient solidement.

Le 12, dans l'après-midi, nous nous établîmes en regard de l'ennemi, sur une nouvelle ligne longeant la rivière, appuyée à l'extrême gauche par le Cerro de la Campana et à l'extrême droite par le couvent de la Cruz. Cette ligne de défense fut la même que nous conservâmes durant tout le siége et dont les républicains ne purent

occuper un seul point, malgré leurs tentatives répétées.

La brigade de réserve se massa sur la place principale.

Dans la nuit du 14, la brigade de réserve se dirigea vers le couvent de la Cruz, où l'Empereur venait de s'établir avec le quartier général.

La Cruz, qu'on relia à la ville par quelques barricades, est un grand couvent espagnol, dont la construction solide et grandiose semble défier le temps, et dont la situation, sur une hauteur, en fait la clef de la ville qu'il domine à l'est.

Lorsque le jour arriva, nous pûmes apercevoir qu'enfin l'ennemi se disposait à nous attaquer.

Ma batterie fut distribuée de manière à protéger les abords de la Cruz. Ce vaste bâtiment et la place spacieuse qui le sépare de la ville offraient le spectacle d'une animation enthousiaste, fiévreuse. Les troupes s'apprêtaient au combat sous le commandement du général Mendez. On organisait l'hôpital pour les blessés. Le général Marquez et le colonel Arellano disposaient tout pour la résistance. Des officiers d'ordonnance arrivaient à chaque instant ou partaient dans toutes les directions.

Les premiers coups de canons de l'ennemi fu-

rent accueillis par les cris de : *Viva el Emperador !* Nos pièces répondirent au feu des républicains et l'enthousiasme fut porté à son comble.

Les soldats du bataillon de l'Empereur étaient tout étonnés du nouveau rôle qu'on leur faisait jouer , car, au lieu d'attendre l'ennemi, ils avaient coutume d'aller à sa rencontre.

Bientôt les boulets et les obus tombèrent drus sur l'édifice, dans le jardin, sur le Panthéon et sa petite église, qui se trouvent un peu détachés du couvent de la Cruz et que le général Marquez fit abandonner.

L'Empereur, vêtu en général de division et coiffé du chapeau national de feutre blanc, aux larges bords brodés d'or et d'argent, dont la forme est si connue, se promenait sur la place où passaient en sifflant et ricochant les projectiles lancés par les batteries républicaines. Il souriait en parlant avec calme au général Marquez et au colonel Arellano. A ce moment, je cherchai vainement sur ses traits des marques d'inquiétude, sentiment très-naturel au milieu d'un combat qui pouvait, en quelques minutes, décider du salut de l'Empire et de la vie du Souverain.

Ce maintien n'échappa pas aux soldats. Ils comprirent instinctivement que leur chef était

une grande âme : leur confiance et leur enthousiasme s'en accrurent.

Le général Miramon accourut au galop vers l'Empereur pour lui demander des instructions. L'Empereur lui donna carte blanche pour défendre toute la ligne du nord avec l'infanterie, et Miramon s'élança aussitôt vers le Cerro de la Campana.

L'engagement devint bientôt général. L'artillerie de la ligne de la rivière, postée à peu de distance du Cerro de la Campana, commença le feu sur l'ennemi, dont l'infanterie, qui descendait des hauteurs de San-Pablo et de San-Gregorio, était soutenue par une nombreuse artillerie assez bien servie, surtout celle établie en face la Cruz.

Ceux qui se trouvaient sur le toit plat du couvent de la Cruz jouissaient d'un spectacle magnifique, mais dangereux, car sur les terrasses tombaient à chaque instant des projectiles, et les cloches tintaient sous les balles des nombreux tirailleurs que l'ennemi avait déployé devant ses colonnes.

Au sud-ouest de la ville, devant la grande ferme de la Casa Blanca et à la barrière du Pueblito, était rangée notre cavalerie. Ses mouvements nous indiquaient que le général Méjia s'apprêtait à char-

ger avec elle la cavalerie ennemie qui s'avançait en masse de ce côté en soulevant d'épais nuages de poussière. En effet, notre premiere brigade de lanciers, à la tête de laquelle se trouvait le général Mejia, se précipita sur les républicains, contint leur marche agressive et enfin leur fit lâcher prise. Le succès de cette charge brillante, qui conduisit le général Méjia et nos cavaliers jusque dans le campement ennemi, près de la *estancia de la Vacas,* nous fut annoncé par le clairon.

Je me rappellerai toujours les commandements qui nous furent adressés de cesser le feu un instant, pour entendre distinctement les clairons lointains de nos camarades, et la profonde émotion que nous éprouvâmes lorsque les sons du cuivre nous transmirent ces éloquents signaux : L'ennemi ! Il attaque ! La victoire est à nous !

En effet, notre ligne était beaucoup trop étendue pour notre faible effectif, et si l'ennemi avait pénétré par un point quelconque, c'en était fait de la place.

Tandis que notre cavalerie chargeait si vigoureusement l'ennemi au sud-est, les colonnes d'infanterie républicaine, qui s'étaient établies sans résistance sur les Cerros de San-Pablo et San-

Gregorio, en descendaient les versants pour attaquer notre ligne, protégée seulement par une rivière d'une largeur insignifiante et guéable presque partout.

Dans les derniers moments qui précédèrent l'assaut, l'ordre arriva au général Castillo d'évacuer le bord de la rivière et de se replier sur la Cruz. L'éxécution d'un tel ordre était très-périlleuse à ce moment, et aurait amené la perte de la place. Miramon, en qualité de commandant général de l'infanterie, prit sur lui de désobéir et rétablit les bataillons dans leur première position. Ce moment d'hésitation faillit nous coûter cher. L'ennemi, dont l'impulsion était vigoureuse et dont l'audace inaccoutumée avait de quoi nous surprendre, s'empara de plusieurs postes, d'où l'on réussit heureusement à le chasser.

Plusieurs fois l'ennemi se réorganisa sur le versant des montagnes et renouvela ses attaques avec ardeur, mais toujours il fut repoussé.

L'ennemi avait établi une batterie sur une éminence, en face du pont qui relie la ville au faubourg San Sebastien. Une pièce rayée qui se trouvait là, nous gênait surtout par la précision de son tir. Le prince de Salm, qui avait pris le commandement des chasseurs franco-mexicains,

fut chargé de l'enlever avec son bataillon et une partie de celui de Celaya.

Les chasseurs, le prince de Salm en tête, s'élancèrent au pas de course, franchirent le pont sous le feu de l'ennemi, mirent en fuite tous ceux qu'ils rencontrèrent, ainsi que les défenseurs de la batterie, et prirent la pièce rayée.

Un officier d'artillerie, qui la défendait avec courage, fût tué, un des conducteurs embroché et l'autre se sauva par sa présence d'esprit :

— Ne me tuez pas, cria-t-il, je suis des vôtres... J'ai été fait prisonnier par la *Chinaca*... Je vous le prouverai... et d'ailleurs je vais vous aider à conduire la pièce.

Il en fut ainsi et les chasseurs rentrèrent triomphalement avec la pièce rayée.

De la place de la Cruz, nous apercevions, à l'autre extrémité de la ville, le Cerro de la Campana, dont l'artillerie protégeait nos troupes de ce côté et le couronnait d'un panache de fumée blanche.

A chaque instant des prisonniers arrivaient sur la place de la Cruz. Ces pauvres diables étaient menés par bandes à l'Empereur, qui les interrogeait et les traitait avec bonté. Quelques-uns étaient tremblants : on leur avait compté tant de

fables sur l'Empereur et ses généraux ! Parmi eux se trouvaient beaucoup d'officiers ; un de ces derniers attira surtout mon attention.

C'était un Américain, et quand même il aurait voulu nier sa nationalité, on l'aurait devinée tant il résumait en lui le type yankee. Il se présenta à l'Empereur avec un calme probablement affecté, mais digne. Soit par ostentation, soit par un oubli assez excusable, du reste, dans un moment comme celui-là, il n'ôta point son chapeau que le général Mendez lui enleva de dessus la tête.

— Qui êtes-vous ? lui demanda l'Empereur.

— Un tel, capitaine d'artillerie de la division du citoyen général Escobedo.

— Pourquoi servez-vous avec les dissidents ?

— Pour défendre l'indépendance de ce pays !

Cette réponse était ridicule et le ton dont elle était faite froissa l'Empereur; car ce dernier se tournant vers le général Mendez, lui dit :

— Mendez, voilà un individu qui vient défendre notre indépendance ; je vous le recommande.

On empêcha le prisonnier de communiquer avec qui que ce fût d'entre nous, mais l'Empereur lui fit passer tout ce dont il avait besoin dans sa triste position.

L'attaque des républicains contre la Cruz devint

des plus sérieuses. Ils s'étaient emparés du Panthéon, de son église et du grand jardin du couvent ; ils s'étaient glissés et établis dans toutes les maisons environnantes, ainsi que dans l'église de San-Francisquito, non comprise alors dans notre ligne de défense et sur laquelle ils placèrent de l'artillerie de montagne qui nous faisait beaucoup de mal.

Le couvent de la Cruz est vaste et solide ; mais il n'était pas bien difficile de s'en emparer, car il n'avait point été fortifié en vue d'une longue défense ; les plis de terrain et les maisons du faubourg de Pateo permettaient à l'ennemi de s'en approcher facilement.

Comme on craignait que lesrépublicains ne gardassent tout à fait le Panthéon, qu'on avait eu l'imprudence d'abandonner, et ne s'établissent ainsi à quelques mètres de nous, on résolut de le leur reprendre. Pour cela on pratiqua une ouverture dans un mur qui sépare la Cruz du jardin, au bout duquel se trouve le Panthéon. Le lieutenant-colonel Juan de Dios Rodriguez, le commandant Ceballos et le capitaine Dominguez, à la tête d'une partie du bataillon de l'Empereur, furent désignés pour reprendre le Pauthéon ; mais, malheureusement, l'ouverture, faite à la hâte et trop étroite, ne per-

mettait pas aux nôtres de passer autrement qu'un à un. Cependant ils la franchirent, se formèrent rapidement et se dirigèrent au pas de course à travers le jardin, sous un feu épouvantable qui les décimait. Le lieutenant-colonel Juan de Dios Rodriguez tomba, la poitrine traversée par une balle. Le capitaine Dominguez en reçut une autre dans la tête. Les soldats tombaient les uns après les autres sous le feu qui partait du Panthéon et des murs de droite et de gauche, derrière lesquels les républicains s'étaient établis et où ils avaient percé des meurtrières. C'était folie de penser à ressaisir ainsi le Panthéon, où l'ennemi s'était déjà barricadé.

Le général Mendez fit sonner la retraite ; les soldats se précipitèrent vers la Cruz pour échapper à un feu si meurtrier, emportant avec eux les corps de leur lieutenant-colonel et du capitaine Dominguez. Mais l'étroite ouverture par laquelle ils étaient sortis était devenue le point de mire des républicains. Nos soldats tombaient en y pénétrant, et l'on était forcé d'en retirer les morts pour permettre aux autres de passer. Derrière eux, dans le jardin, les républicains avançaient. Alors, le général Marquez envoya quelques compagnies du 3e de ligne, sous les ordres du com-

mandant Guttierez, vers la gauche du couvent.

Nous pointâmes quelques volées de mitraille sur les jardins environnants; puis le commandant Guttierez et ses trois compagnies, sautant par-dessus notre barricade, chargèrent vaillamment les républicains établis le long des murs du jardin. Ceux-ci furent délogés; plusieurs n'eurent pas même le temps de fuir? entre autres un Américain du nord, officier des troupes de Corona, qui fut pris. Le commandant Guttierez rentra avec l'officier étranger, des prisonniers, des armes et une de ces carabines américaines à seize coups, qui causaient notre admiration.

Aussi habile courtisan que vaillant soldat, le commandant offrit aussitôt cette arme à l'Empereur.

L'Américain était blessé au cou, et son sang coulait en abondance sur son uniforme. Il s'avançait, sous les regards de tous, conduit un peu brusquement; son visage était calme et son maintien digne. Je ne sais si c'était du sang-froid ou de l'ahurissement. On le conduisait à l'Empereur, lorsque quelques soldats de cavalerie, animés de féroces instincts, arrivèrent sur lui en criant *muera el americano!* Nous fûmes forcés de mettre l'épée à la main pour sauver ce pauvre diable.

Là aussi, je fus témoin d'un trait de valeur du général Marquez. Au moment où le 3e de ligne rentrait sous une grêle de balles, le général monta sur la barricade derrière laquelle se trouvait une section de ma batterie, en disant aux soldats :

— Rentrez, *muchachos*, rentrez! vous vous êtes vaillamment conduits : vive le 3e de ligne!

Les balles des rifles sifflaient et ricochaient contre nos pièces, et nous nous étonnions tous de ne point voir tomber le général. Nous le suppliâmes de descendre; il ne fit aucun cas de nos prières. L'Empereur, qui l'aperçut, envoya deux fois son aide-de-camp Ormechea, pour lui défendre de s'exposer ainsi.

Une seconde sortie fut bientôt nécessaire; elle fut exécutée avec autant de vigueur que la première, encore par le 3e de ligne. Enfin l'ennemi fit une dernière tentative sur la droite de la Cruz pour tourner ce monument. Cette attaque fut près de réussir : les maisons voisines de l'ancien hôpital français, devenu le nôtre, furent prises par les républicains. Ceux-ci cherchaient déjà à pénétrer dans ce dernier établissement en faisant brèche dans un mur, quand le colonel Arellano, qui s'en aperçut à temps, leur fit lancer des grenades qui

les obligèrent à s'éloigner et proposa au général Marquez d'aller les déloger des maisons environnantes, avec le 3e de ligne. Celui-ci accepta et tous deux exécutèrent cette sortie, qui fut la dernière. Quelques coups de mitraille, pointés par le colonel Arellano en personne, leur firent encore lâcher prise par là.

Un détachement républicain, surpris dans une maison qui brûlait, ne put battre assez promptement en retraite et fut pris tout entier.

Pendant l'attaque de la Cruz, les républicains détachèrent sur les hauteurs du Cimatario, au sud de la ville, une des fortes colonnes de calaverie qu'ils avaient établies dans la plaine de Carretas, probablement pour nous couper la retraite sur Mexico, en cas de revers, et pour contenir notre cavalerie qui menaçait leur flanc gauche.

Un second engagement de cavalerie eut lieu; il nous fut aussi favorable que le premier. En même temps, le général Miramon arrivait à l'Alameda avec de l'infanterie et de l'artillerie, détachées de notre ligne du nord, et mettait en déroute la réserve des colonnes qui attaquaient la Cruz.

Les républicains, repoussés et battus de tous côtés, malgré leur courage et leur ténacité, durent perdre toute espérance de succès; nos boulets

les poursuivirent pendant qu'ils opéraient leur retraite vers les hauteurs, d'où ils étaient descendus si fièrement le matin. L'artillerie ennemie répondait à la nôtre, mais ses derniers coups semblaient plutôt témoigner d'une rage impuissante, que nous menacer d'une agression.

La place de la Cruz présentait une animation extraordinaire. Le général Miramon arriva; l'Empereur lui tendit les bras. On amena de nouveaux prisonniers et les trophées enlevés à l'ennemi.

L'enthousiasme et la joie régnaient. Les clairons sonnaient la victoire de tous côtés, et nos musiques jouaient l'hymne national. L'émotion gagnait tout le monde. L'Empire était sauvé; on le croyait du moins.

L'Empereur, toujours calme, grand, plein d'une suprême dignité dans la victoire comme dans le malheur, alla vers divers officiers, les félicita et leur donna des marques de son estime.

L'Empereur avait lieu d'être content. Le plus fort était fait, et tout le monde avait bien rempli son devoir.

Ces moments furent sublimes, je ne les oublierai jamais. C'était le beau côté de la guerre. J'allais bientôt voir ce qu'elle a de hideux.